PQ
2193
.B9M3
1884

Béquet

Marie ou le Mouchoir bleu.

MARIE

OU

LE MOUCHOIR BLEU

PAR

Étienne BÉQUET

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
3, RUE DROUOT, 3
—
1884

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/marieoulemouchoi00bq

MARIE

OU

LE MOUCHOIR BLEU

Il a été tiré
1200 Exemplaires, dont 200 sur grand papier vélin,
numérotés de 1 à 1200

N°

Le texte a été imprimé par A. Lahure
Et les gravures par Chardon aîné

MARIE

OU

LE MOUCHOIR BLEU

PAR

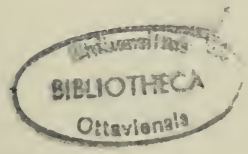
Étienne BÉQUET

NOTICE LITTÉRAIRE PAR ADOLPHE RACOT

Six Compositions par DE STA
Gravées par ABOT

PARIS
LIBRAIRIE L. CONQUET
3, RUE DROUOT, 3

1884



PQ
2193
.B9M3
1884

ÉTIENNE BÉQUET

« Avant-hier est mort, presque incognito, dans la maison bienveillante du docteur Blanche, un des hommes de ce temps-ci qui ont le plus d'esprit, Étienne Béquet, notre collaborateur, notre ami, le plus bienveillant des humains. Ame timide, cœur généreux, style excellent, goût parfait et si pur qu'il n'a pas été une seule fois en défaut, en un mot le meilleur disciple et le plus fervent qu'ait produit Voltaire ».

Ainsi débute le feuilleton du *Journal des Débats* du lundi 1er octobre 1838 (de douze colonnes, quatre à la page), entièrement consacré par Jules Janin à la mémoire de

l'auteur du *Mouchoir bleu*. Depuis près de trois ans, Étienne Béquet avait quitté non seulement le *Journal des Débats*, mais Paris, pour aller s'enfouir au fond d'une banlieue triste et morne. Le « timide » et le « bienveillant » dont parle Janin avec émotion avaient été absorbés par un misanthrope amer, spirituel toujours, mais vieilli, voûté, usé, condamné à mourir avant quarante ans.

Pour avoir l'explication de cette existence étrange, il suffit de songer à la génération à laquelle appartenait Étienne Béquet. Les rares recueils biographiques qui se sont occupés de lui le font naître en 1800. Des renseignements et des rapprochements nouveaux me permettent de fixer à quelques années au delà, vers 1796, la date exacte. Adolescent à la fin de l'Empire, Béquet se trouva donc avoir âge

d'homme en ces premières années de la Restauration qui promettaient une si riche moisson littéraire et qui ont tenu une partie de leurs promesses. Mais la forte éducation universitaire qu'avait reçue Béquet le classait dans un petit groupe absolument original et spécial, résolument, obstinément fermé aux novateurs littéraires destinés, peu d'années plus tard, à demeurer maîtres du terrain sous le nom de *romantiques*. Jules Janin résume exactement la mission de ce groupe, pénétré avant tout du souci de la langue française, non de son renouvellement mais de sa restauration : « Recomposer lentement l'illustre passé de la France, revenir avec amour à ces grands poètes délaissés, rendre un culte public aux anciens dieux littéraires, sauter par-dessus la France impériale, l'effacer du livre des nations écri-

vantes, pour revenir aux deux grands siècles : le siècle de Louis XIV, voilà pour le goût; le siècle de Voltaire, voilà pour la pensée. Et une fois dans cette position formidable, repousser par le dédain, par le silence, par l'ironie, les novateurs présents et futurs. »

Inflexiblement fidèle à ce programme, Béquet fut vaincu : mais plutôt que de l'avouer, plutôt surtout que de faire la moindre concession à ceux qu'il considérait comme les destructeurs du style français, il préféra abandonner la partie et se confiner dans l'épicuréisme. Peut-être eut-il le sentiment que cet épicuréisme serait pour lui une forme du suicide. Sous cette apparence de sceptique voltairien, il y eut un cœur profondément blessé, qui ne tint plus à vivre, le jour où il ne douta plus du triomphe des « barbares » sur Molière.

sur Corneille, sur Racine et sur Voltaire.

Aussi, ce chef-d'œuvre de quelques pages, *Marie ou le Mouchoir bleu,* n'est-il pas seulement le récit d'un conteur exquis, c'est surtout le testament littéraire d'un écrivain qui pouvait dire, comme plus tard le poète : « S'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ».

Parisien d'origine, Béquet était né rue du Mont-Blanc, aujourd'hui rue de la Chaussée-d'Antin. Il appartenait à une famille bourgeoise, enrichie honorablement dans les affaires. En ce temps-là, déjà, le barreau menait à tout : le régime parlementaire, coïncidant avec les 18 ans d'Étienne Béquet, lui promettait une carrière brillante. Aussi eut-il à lutter contre les ambitions paternelles, auxquelles il préféra l'indépendance et le loisir des lettres. Il avait obtenu

sur les bancs du collège des succès éclatants et ce détail mérite attention, car on comptait alors avec les lauréats : plus d'une illustration, soit dans le domaine poétique, comme Casimir Delavigne, soit dans celui de la philosophie ou de l'histoire, comme Villemain et Cousin, data des premières victoires universitaires. Une note inédite [1] me permet de rappeler les succès d'Étienne Béquet au lycée Louis-le-Grand : en troisième, il obtient le 1er prix de vers latins, le 2e accessit de version latine, le 3e de version grecque; en seconde, le 1er prix de version latine, le 1er accessit de vers latins,

[1] Communiquée par M. de Pontmartin. Je dois à l'obligeance de l'éminent critique nombre d'autres détails anecdotiques et biographiques, inédits, dont a profité cette étude sur Étienne Béquet. Ces documents sont assez précieux pour que je lui en exprime ici toute ma gratitude.

le 3e de version grecque. Enfin, en 1815, il enlève, au grand concours, le Prix d'honneur, alors unique. Si le portrait de Béquet ne figure pas dans la salle des Prix d'honneur du lycée Louis-le-Grand, c'est que cette fondation ne date que de 1818. Le premier lauréat qui en bénéficia fut M. Cuvillier-Fleury.

M. Béquet père avait eu Burnouf pour professeur. Le vieil et savant helléniste fut également l'un des maîtres du fils. Le père et le fils durent à ces fortes études de parler le grec et le latin aussi couramment que le français. Toute sa vie Étienne garda pour les classiques, surtout pour les grecs, une prédilection particulière. Même à l'époque la plus brillante de sa collaboration aux *Débats* (de 1825 à 1835) il n'était pas rare qu'il disparût de Paris, sans prévenir personne, pour aller s'enfermer dans

quelque maison amie, à Bardy par exemple [1], et y traduire Lucien, le philosophe railleur et dédaigneux du succès qui sympathisait le mieux avec sa fierté. Une partie seulement de cette traduction excellente (*l'Histoire véritable*) a paru dans la *Collection des romans grecs* éditée par Merlin (tome 12).

Il serait aisé de composer un volume avec les articles fournis au *Journal des Débats* par Béquet. Après la mort de Geoffroy, ce qu'on appelait alors « le sceptre de la critique dramatique » avait été dévolu à Charles Nodier. Contre toute attente, l'auteur de *Trilby* ne réussit pas. Il se retira spontanément, et le feuilleton fut alors partagé entre Duvicquet, pour la Comédie-Française, l'Odéon, l'Opéra-Comique, et Béquet

[1] Il est question du château de Bardy dès les premières lignes du *Mouchoir bleu*.

pour les théâtres de vaudeville et de mélodrame. Mais cet ordre ne fut pas longtemps observé, car plus d'un compte rendu important des grands théâtres de ce temps-là eut Béquet pour rédacteur. Béquet signait ses articles d'une simple lettre majuscule : R. Comme son domaine eût été assez restreint, il y ajoutait de temps en temps, sous le titre de *Variétés,* des articles qui s'appelleraient aujourd'hui *Courriers de Paris,* spirituels, mais sans grand éclat.

J'ai déjà indiqué ses idées arrêtées en littérature. Il avait horreur du néologisme et ne laissait échapper aucune occasion de défendre Boileau contre les injures déjà à la mode. Bon compagnon, lié d'amitié avec la plupart des « novateurs », il fallait renoncer à le séduire. La plume à la main il était intraitable. Il poussa la haine du romantisme et de ses procédés jusqu'à faire campagne

en faveur de Casimir Delavigne, abandonné de tous. Il fut le premier à applaudir à la Comédie de Scribe, qu'il trouvait « ingénieuse » et, c'était son expression « suffisamment écrite ». Il alla, ceci est authentique, jusqu'à rédiger lui-même le prospectus des *Œuvres de Scribe,* et ce ne serait pas le moins curieux de ses paradoxes à retrouver.

L'explication de ce goût, plus systématique que sincère de Béquet pour Casimir Delavigne et pour Scribe, en pleine invasion du romantisme d'*Henri III* et d'*Hernani,* tient dans le mot dogmatique de Napoléon : « J'aime les genres tranchés. » Béquet était à ce point tranchant qu'en dehors de Talma et de Mlle Mars il ne reconnaissait pas de talent au théâtre. Les Dorval, Frédérick-Lemaître n'existaient pas pour lui.

Nous arrivons au *Mouchoir bleu*, écrit par Béquet précisément en cette année 1829, qui, par le *Henri III* d'Alexandre Dumas, fut l'Austerlitz du romantisme. Ici je laisse encore parler Jules Janin :

« Nous étions alors au siècle des romans sanglants, des nouvelles terribles, des drames effrénés : Béquet voulut écrire un roman, lui aussi, et par un beau jour de printemps (je l'ai vu écrire) il se mit à l'œuvre, non sans avoir longtemps médité. Il écrivait très lentement, ne laissant rien au hasard, n'abandonnant jamais à elle-même la phrase commencée, mais au contraire la tenant serrée de très près et lui laissant justement assez de liberté et d'espace pour qu'elle allât au but qu'il désignait. C'était un habile artiste, qui savait à fond toutes les ressources de la vieille langue et qui eût rougi de se servir des

artifices modernes. Il écrivit donc sa nouvelle lentement, posément, évitant certains effets que d'autres eussent été heureux de trouver, s'efforçant d'être simple avant tout et restant calme même au milieu des désespoirs qu'il racontait. Il ne lui fallut pas moins d'un mois pour écrire ce chef-d'œuvre intitulé *Marie ou le Mouchoir bleu.* Mais aussi, quand parurent ces pages d'un style si excellent, ce fut un ravissement universel. On était si peu fait à cette narration éloquente, sans apprêts, à cette forme si simple, à cet art de tout dire sans trivialité et sans emphase! D'un autre côté ce petit drame était si simple!... L'écrivain raconte ce qui s'est passé au coin d'un bois et à peine laisse-t-il entrevoir ce qu'il a au fond de l'âme. A ce touchant récit, qu'on dirait écrit par un témoin oculaire, les larmes arrivent d'elles-mêmes et sans vio-

lence; et, pour ce temps-là d'effroyables excès dramatiques, vous pensez si ces larmes paraissaient douces! »

Ainsi fut composé le *Mouchoir bleu*[1], et tout de suite son succès courut les salons. M. Villemain, alors brillant professeur en Sorbonne, en citait, comme exemple du style parfait, des paragraphes entiers à son auditoire. Ce fut, en petit, un succès presque comparable à celui de *Paul et Virginie* et qui l'eût égalé si le *Mouchoir bleu* avait pu être édité en volume. Malheureusement cette forme définitive et durable de

---

[1] *Marie ou le Mouchoir bleu* (la mode était alors aux sous-titres, témoin *Hernani ou l'Honneur castillan*) parut dans la *Revue de Paris*, numéro d'octobre 1829. La *Revue de Paris* ne tarda pas à être absorbée par la *Revue des Deux-Mondes*. Elle avait été fondée par le docteur Véron, qui en parle longuement dans ses *Mémoires d'un bourgeois de Paris*, mais sans nommer Béquet.

tout chef-d'œuvre fut longtemps refusée au *Mouchoir bleu*. La librairie Ladvocat avait bien résolu, vers le même temps, le problème de composer, à renfort de papier de luxe et de grandes marges, un volume in-octavo de près de deux cents pages avec *Ourika*, la courte et célèbre nouvelle de Mme de Duras. Mais aucune librairie n'osa renouveler ou plutôt dépasser l'audace de l'entreprise, au profit des deux cents lignes du *Mouchoir bleu*. L'honneur en appartient à la présente édition : c'est aujourd'hui seulement, et pour la première fois, que le petit chef-d'œuvre d'Étienne Béquet peut prendre place, seul, sans être confondu pêle-mêle avec d'autres récits ou nouvelles, dans une bibliothèque. C'est la première fois aussi que le texte a été rigoureusement rétabli sur la version originale. Ces détails minutieux ont leur intérêt, quand il s'agit

d'un écrivain aussi méticuleux sur le choix d'un mot, sur la place d'une virgule, et aussi dédaigneux des accessoires typographiques du roman dialogué, tels que renvois à la ligne, *tirés*, guillemets, etc., etc.

Jules Janin, qui était plein de malice, a dû sourire dans sa barbe juvénile en écrivant gravement que Béquet employa un mois entier à polir sa nouvelle. On a le droit d'en sourire comme Janin, car il y eut bien un peu d'apprêt, de pose ironique dans cette lenteur calculée de l'auteur et dans le soin qu'il prit visiblement à la bien faire constater par ses amis. C'était encore une pierre, une grosse pierre, jetée dans le jardin de l'improvisation romantique. Béquet, sceptique et classique comme Béranger, l'idole des libéraux d'alors, renouvelait ainsi, à sa manière, contre le romantisme, et ses drames et ses poèmes, le

fameux mot du chansonnier à M. Viennet, demandant à Béranger s'il avait composé quelque nouvelle chanson depuis l'autre semaine : — « Ce pauvre Viennet ! Il croit qu'on fait une chanson aussi vite qu'une tragédie ! »

Édouard Fournier, qui fut l'un des premiers à rappeler le *Mouchoir bleu*, il y a une dizaine d'années, à l'attention des délicats, accompagnait la réédition du texte de la note suivante : « Le fait que raconte Étienne Béquet n'a été qu'arrangé par lui, il est vrai au fond. C'est à Orléans, où se trouvait en effet alors en garnison un régiment de la garde Suisse, qu'il se passa, ainsi que l'indiquent au reste les premières lignes de la nouvelle. Aussi, huit jours après la publication dans la *Revue de Paris*, le *Journal du Loiret* la reproduisit-il, moins comme roman que comme histoire. Pour

les Orléanais, ce n'était qu'un fait divers merveilleusement raconté. » Édouard Fournier parlait en connaissance de cause et sur témoignages certains, car il avait à Orléans de très anciens liens de famille. Néanmoins, il n'est pas impossible qu'ici l'histoire soi-disant authentique ait été créée par la légende littéraire, de même qu'on assure qu'à Ferrare les *ciceroni* montrent avec conviction aux touristes étrangers le palais dans lequel le Gennaro de Victor Hugo assista au fameux souper de *Lucrèce Borgia*.

Cette hypothèse, qui n'enlève rien au mérite littéraire, vraiment personnel, du *Mouchoir bleu*, je me permettrai de la fonder sur le titre même ou, si l'on veut, sur le sous-titre, devenu titre principal, de la nouvelle de Béquet. Longtemps avant que le fin critique du *Journal des Débats* songeât

à cette nouvelle, une chanson touchante, poignante même, courait dans le peuple, après avoir d'abord couru dans l'armée. D'où venait cette chanson ? Personne ne pouvait, ne pourra jamais le dire : improvisée sans doute, par un soir d'automne, air et paroles, afin d'atténuer par la cadence du rythme l'ennui d'une longue marche de soldats, de ces soldats que Napoléon Ier appelait parfois de l'Èbre à la Vistule, et qui, vainqueurs un mois auparavant en Catalogne, l'étaient un mois après à Wagram. Le fond de cette chanson mélancolique rappelait quelque tragique épisode, un exemple sanglant de discipline militaire. L'air en est doux et simple, vague ressouvenir de quelque ballade villageoise, vieille de plusieurs siècles, et dont avait été bercé l'un de ces durs soldats, au temps du village natal.

Là-bas, dans les prés verts,
J'ai tué mon capitaine.
Mon capitaine est mort
Et moi je vis encor :
Oui, mais, dans quelques jours,
Ce sera à mon tour....

Celui qui me tuera
Sera mon camarade.
Il me band'ra les yeux
Avec son *mouchoir bleu*,
Et me fera mourir
Sans me faire souffrir.

Étienne Béquet connaissait-il cette chanson, beaucoup plus populaire en ce temps-là qu'aujourd'hui? Non seulement c'est probable, mais, en outre, l'inflexible ennemi de tous « les faux brillants » du romantisme devait professer à cet égard la même

opinion qu'Alceste à propos de la chanson : *J'aime mieux ma mie, ô gué !* Il devait la préférer à tous les poèmes de la nouvelle école et estimer que la passion « y parlait toute pure ». Il n'y a donc rien d'invraisemblable à ce que le *mouchoir bleu* de la touchante complainte ait hanté le cerveau d'Étienne Béquet jusqu'à ce qu'un enchaînement d'idées et de réflexions nouvelles lui ait inspiré son *Mouchoir bleu.*

S'il faut en croire Jules Janin, loin d'être heureux du succès de son œuvre, Béquet en fut comme effarouché. Avait-il pris la renommée en pitié à force d'en avoir vu? Suivant Janin, il ne pouvait en être autrement d'un homme qui n'admettait que deux romans : *Gil Blas* et *Don Quichotte;* trois écrivains pour ceux qui aiment le théâtre et la poésie : Molière, Corneille,

Racine ; et Voltaire pour ceux qui vivent par l'esprit et par le doute. Mais Janin oublie que Béquet, en 1831, c'est-à-dire deux ans après le *Mouchoir bleu*, donna un pendant à son chef-d'œuvre : l'*Abbaye de Maubuisson*[1], nouvelle presque aussi courte, non moins serrée, châtiée, sobre de style.

Peut-être y eut-il chez Étienne Béquet plutôt découragement que dédain.

Le succès du *Mouchoir bleu*, je l'ai dit, avait été très vif, mais c'était un succès restreint, de cercles, de raffinés. En cette année 1829, en dehors des grandes batailles du théâtre, le succès éclatant, le succès public, la vogue en un mot, avait été pour les nouvelles de Mérimée : *Matteo Falcone*, le *Vase étrusque*, et

---

[1] *Revue de Paris*, année 1831, tome XXXVI.

pour les *Souvenirs de jeunesse* de Charles Nodier.

Quoi qu'il en soit, découragement ou mépris misanthropique, moins de quatre ans après la publication de sa seconde et dernière nouvelle, Béquet abandonnait Paris et se retirait, pour y vivre à demi hypocondre dans une triste maison de Saint-Maur, n'ayant pour tout domestique et pour toute compagnie qu'une vieille servante, demeurée légendaire sous le sobriquet de *la Bérézina*. Louis Lurine, un des derniers contemporains de Béquet, cite un mot typique de cette pauvre vieille, mais un mot qui ne semble pas indiquer précisément chez la Bérézina une bien profonde satisfaction de servir l'auteur du *Mouchoir bleu* : « Monsieur, disait-elle, il faut que je revoie mon village ou que je meure. J'ai beau faire : j'y pense toujours, je suis ensorcelée, le diable

s'en mêle. *Chaque matin, en faisant votre déjeuner, j'aperçois ma campagne au fond de ma casserole*[1] ».

A Saint-Maur Béquet recevait encore par-ci par-là quelques amis, anciens compagnons de table, grands sableurs de champagne, entre autres Loève-Weymars, le traducteur d'Hoffmann, et Roger de Beauvoir, alors tout jeune, tout brillant de santé, et aussi de ses succès de l'*Écolier de Cluny* et du *Chevalier de Saint-Georges*. La chère était maigre, mais les invités, ces jours-là, y suppléaient en apportant leur plat, sous la forme d'un pâté de Chevet. Roger de Beauvoir, dans ses *Soupeurs de mon temps*, nous a laissé le récit d'une

---

[1] La vieille Adèle (de son vrai nom) est morte chez M. Béquet père, où elle avait été recueillie et dont elle ne voulut jamais se séparer.

de ces agapes. On avait dîné tant bien que mal, et, comme le repas s'était prolongé par la causerie, Loève-Weymars avait accepté de coucher à Saint-Maur.

— Vous ne serez pas étonné, lui dit Béquet en le conduisant, un bougeoir à la main, si vous entendez marcher cette nuit dans la maison. C'est la Bérézina, ma servante, qui est somnambule : la gaillarde peut seule marcher en liberté à cette heure-là.

Loève-Weymars se couche et s'endort. Un bruit étrange le réveille. Il se lève, passe des pantoufles, descend tout doucement au rez-de-chaussée et colle son œil à une fente par laquelle passe un rayon de lumière. Il aperçoit Béquet, en robe de chambre et en bonnet de nuit, entouré d'une foule de bouteilles, les unes à moitié, qu'il continuait, les autres encore intactes. C'était la somnambule.

La légende, il faut le dire, a peut-être exagéré le Béquet « viveur ». La vérité est qu'il avait un fort mauvais estomac (l'hypocondrie finale dont mourut Béquet est le dénouement ordinaire de cette sorte d'affection). C'était peut-être bien plutôt pour apaiser les brûlures de son estomac, que par goût et par passion, que cet homme de bonne éducation et d'esprit s'oubliait souvent à des apparences d'ivresse. Il buvait parfois plus de carafes d'eau que de bouteilles de vin ; dans les derniers mois de sa vie, il buvait jusqu'à de l'huile, détail qui m'est affirmé par des témoignages certains et qui explique, en le réduisant à sa juste valeur, le mot malveillant d'un ancien camarade, à la suite d'une visite chez Béquet :

— Je le quitte à l'instant, ce pauvre Béquet m'a fait bien de la peine : il a avalé sa veilleuse.

Mais il n'en est pas moins vrai que cet homme de tant de goût, qui mit toujours une cravate blanche à son style, devait à cette passion ou plutôt à cette maladie une tenue débraillée qui faisait le désespoir de sa grande amie, Mlle Mars, dont il était le commensal attitré. « Béquet, lui disait-elle chaque fois qu'elle le rencontrait, vous savez que votre couvert est toujours mis chez moi, mais à une condition : c'est que vous ne vous griserez pas. » Un autre jour : « Béquet, vous seriez ravissant, vous seriez parfait, si vous ne vous grisiez pas. Vous avez là un vilain vice. » A quoi Béquet, déjà lancé, riposta : « Aimeriez-vous mieux que j'eusse le vice de votre camarade X... ? » Et il nommait tout haut, devant vingt convives, un comédien alors très en vue sur lequel couraient des bruits fâcheux dont Alexandre Dumas s'est fait l'écho dans ses *Mémoires*.

La plupart des *mots* de Béquet sont devenus proverbes ou ont été attribués tour à tour à divers hommes d'esprit. C'est Béquet, à la fin d'un souper où il avait vaincu tous ses compagnons, qui criait aux garçons de Véry, en leur montrant les bouteilles vides : — *Væ victis!* On lui attribue cet autre mot si souvent cité : Un ami apprend que Béquet vient d'éprouver un malheur de famille. Il finit par trouver l'auteur du *Mouchoir bleu* attablé, à minuit, devant un perdreau et une bouteille de champagne :

— Vous avez donc perdu quelqu'un ce matin, mon pauvre Béquet?

— Hélas! oui, mon oncle. Un excellent homme. Buvez donc.

— Comment, vous buvez, même aujourd'hui?

— Pourquoi pas, mon cher? Le champagne est de deuil.

Le mot est joli. Mais Béquet n'eut jamais d'oncle. Il n'est pas impossible, je le répète, que la légende ait mis sur le compte de Béquet beaucoup de traits dont il fut innocent. Un peu de rancune, un désir de représailles, ne durent pas être étrangers à cette légende. Quoique classique renforcé et convaincu, Béquet était obligé de vivre en contact presque quotidien, souvent même en camaraderie, avec les représentants de l'école romantique, objet de son horreur. Volontiers sceptique et bon enfant dans la conversation familière, il devenait féroce lorsqu'on s'avisait de toucher à ses dieux.

Un soir, dans un salon, Alexandre Dumas, alors dans toute la fougue de la jeunesse et du combat, se livrait à une improvisation mordante contre les classiques. Emporté par sa verve il lança ce mot :

— Qu'est devenu Racine?

Béquet fit un bond, et se plantant droit devant l'auteur d'*Antony :*

— Oui, monsieur, répliqua-t-il, Racine a disparu; il devait disparaître : c'était un polisson !

Dumas, malgré tout son esprit, demeura coi. Béquet eut plus d'une aventure de ce genre où il montra les dents. Il les montrait encore plus aiguës et plus dures lorsqu'il écrivait. Si je ne craignais de prolonger outre mesure cette notice déjà bien longue, je reproduirais ici des extraits des feuilletons de Béquet sur *Hernani*, sur le *Roi s'amuse,* sur la *Tour de Nesle.* On n'a jamais rien écrit de plus dédaigneux contre la nouvelle école. C'est du parti pris, sans doute, mais il n'est guère de conviction sans parti pris. On conçoit donc aisément que les victimes de Béquet, aussi bien les

petites que les grandes, ne durent pas manquer de venger plus tard leurs blessures d'amour-propre, en insistant beaucoup plus sur les faiblesses de l'homme que sur la réelle valeur du critique.

Doublement indépendant, par le talent, par la fortune, il aurait été facile à Étienne Béquet de faire comme tant d'autres son chemin après 1830. Il avait poussé à cette révolution par un article demeuré célèbre, qui parut dans le *Journal des Débats* le 10 août 1829, vingt-quatre heures après la nomination du ministère Polignac. Cet article commençait par les mots : « Ainsi, le voilà encore une fois rompu, etc., etc. », et finissait par l'exclamation prophétique : *Malheureux roi! Malheureuse France!* Il n'était pas signé : le journal fut poursuivi. Béquet se dénonça aussitôt comme l'auteur, fut condamné en première instance

et acquitté en appel. C'était là un titre dont il eût été aisé de se prévaloir auprès du régime nouveau. Mais Béquet avait en politique le même dédain qu'en littérature. Haïssant le profane vulgaire, comme son ami Horace, il ne voulut pas se mêler à la tourbe des vainqueurs. Et cependant c'était à l'un d'eux, à M. Thiers, qu'il avait prêté, quelques années auparavant, sa maison patrimoniale de Bessancourt ; c'est dans cette maison de famille que le futur président de la République de 1871 avait composé les premiers volumes de son *Histoire de la Révolution*. Peut-être après 1830 Béquet ne revit jamais M. Thiers. En tous cas, il ne lui demanda jamais rien. Je croirais même volontiers qu'un seul poème se rattachant à l'école romantique, objet de l'exécration de Béquet, put alors trouver grâce devant lui : la *Curée*, d'Auguste Bar-

bier, dut le soulager un instant de ses dégoûts politiques, ajoutés à ses anciens dégoûts de lettré blessé dans sa religion classique. Après 1830, Étienne Béquet, non plus qu'Auguste Barbier, ne s'abaissa à « gueuser quelque bout de galon », et mourut, la boutonnière vierge et l'honneur sauf.

En ses dernières années, il avait quitté Saint-Maur, contrée aride et triste, pour Montmartre, plus triste et plus aride encore. Bien rarement il se traînait à Paris. On l'y choyait, on l'y caressait, et tout à coup on voyait se redresser cette ruine humaine : les yeux pétillaient, il parlait avec autant de verve que dans ses beaux jours. Sa conversation mordante, parfois cruelle, abondait en anecdotes et en souvenirs : « On eût dit un livre perdu de M. le duc de Saint-Simon. » Ce dernier coup de pinceau

est encore de Janin. Un matin d'automne froid et pluvieux, Béquet ne put se lever. Il était souffrant depuis quinze jours et avait défendu qu'on avertit ses amis. Depuis trois ans il n'avait pas écrit une ligne : « la seule vue d'un encrier et d'une plume lui faisait l'effet de l'eau sur les hydrophobes. » On le porta chez le docteur Blanche, qui était un ami intime, et il y expira le vendredi soir 28 septembre 1838.

De toute sa vie littéraire il n'avait conservé qu'un seul bon souvenir : le souvenir de sa chère antiquité. Un de ses vieux maîtres, Planche, l'helléniste, le vint voir comme il n'avait plus que bien peu de jours à vivre. Le vieillard pleurait, devant cet homme encore si jeune et irrémédiablement condamné. Béquet alors se souleva et dit, en s'efforçant de sourire :

— Maître, rappelez-vous ces vers d'Ho-

race, et ceux-ci de Virgile, et ces autres de Lucain.

Et les voilà tous deux, le vieux professeur et l'ancien élève, oubliant le présent, oubliant la mort, pour revivre dans les purs souvenirs de la poésie antique.

Quatre personnes seulement suivirent le convoi d'Étienne Béquet : ses deux frères (il en avait un troisième, habitant l'Algérie), Jules Janin et Antony Deschamps, le poète traducteur si puissant de la *Divine comédie*. Ce fut un long et triste voyage, à travers la vallée de Montmorency, car Béquet avait demandé à reposer à Bessancourt, à côté de son père, derrière un pilier de l'église. Bessancourt est un petit village parisien, où la famille Béquet possédait depuis 1824 une maison de campagne. Si l'auteur du *Mouchoir bleu* repose encore dans cette église ignorée, il y est, comme écrivait

Janin au lendemain des funérailles, « aussi caché dans sa mort que dans sa vie ». Mais il aura suffi d'une nouvelle de deux cents lignes — plus courte que l'*Enlèvement de la redoute,* la plus courte des nouvelles de Mérimée, — pour rendre son nom inoubliable aux lettrés et aux délicats.

ADOLPHE RACOT.

MARIE

OU

LE MOUCHOIR BLEU

A la fin du mois d'octobre de l'année dernière, je retournais, à pied, d'Orléans au château de Bardy. Devant moi, et sur la même route, marchait un régi-

ment de la garde étrangère. J'avais hâté le pas pour entendre cette musique militaire que j'aime tant; mais la musique se taisait : seulement quelques mesures de tambour venaient, de loin en loin, marquer le pas uniforme des soldats.

Après une demi-heure de marche, je vis le régiment entrer dans une petite plaine entourée d'un bois de sapins.

Je demandai à un capitaine que je connaissais, si on allait faire l'exercice. — « Non, me dit-il; on va juger et probablement fusiller un soldat de ma compagnie, pour avoir volé le bourgeois qui le logeait. — Comment, lui dis-je, on va le juger, le condamner.

l'exécuter dans le même moment !—Oui, reprit-il, ce sont nos capitulations. » Ce mot pour lui était sans réplique, comme si tout avait été prévu dans ces capitulations, la faute et le châtiment, la justice et l'humanité même.

« Au reste, si vous êtes curieux, ajouta le capitaine, je vais vous faire placer. Cela ne sera pas long. » — J'ai toujours été avide de ces tristes spectacles: je m'imagine que je vais apprendre ce qu'est la mort sur la figure d'un mourant. Je suivis le capitaine.

Le régiment s'était formé en carré; derrière la seconde ligne, et sur le bord du bois, quelques soldats creu-

saient une fosse. Ils étaient commandés par un sous-lieutenant, car tout, au régiment, se fait avec ordre, et il y a une certaine discipline pour creuser la fosse d'un homme.

Au centre du carré, huit officiers étaient assis sur des tambours; le neuvième, à droite et plus en avant, écrivait quelques mots sur ses genoux, mais avec négligence, et simplement pour qu'un homme ne fût pas tué sans quelques formes.

On appela l'accusé. C'était un jeune homme d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Avec lui s'avança une femme, seul témoin qui déposât dans cette affaire. Mais lorsque le colonel voulut interroger cette femme : « C'est

inutile, dit le soldat; je vais tout avouer : j'ai volé un mouchoir chez cette dame.

Le Colonel. Vous, Piter! vous passiez pour un bon sujet!

Piter. Il est vrai, mon colonel; j'ai toujours tâché de contenter mes chefs: aussi ce n'est pas pour moi que j'ai volé. C'est pour Marie.

Le Colonel. Quelle est cette Marie?

Piter. C'est Marie qui demeure là-bas.... au pays.... près d'Areneberg.... où est ce grand pommier.... Je ne la verrai donc plus !

Le Colonel. Je ne vous comprends pas, Piter. Expliquez-vous.

Piter. Eh bien ! mon colonel, lisez cette lettre... — Et il lui remit la lettre suivante, dont tous les mots sont présents à mon souvenir :

« Mon bon ami Piter,

» Je profite du recrue Arnold, qui » est engagé dans ton régiment, pour » t'envoyer cette lettre et une bourse » en soie que j'ai faite à ton intention. » Je me suis bien cachée de mon père » pour la faire, car il me gronde tou- » jours de t'aimer tant, et dit que tu

Ab. Bellange del.
F. Abot sc

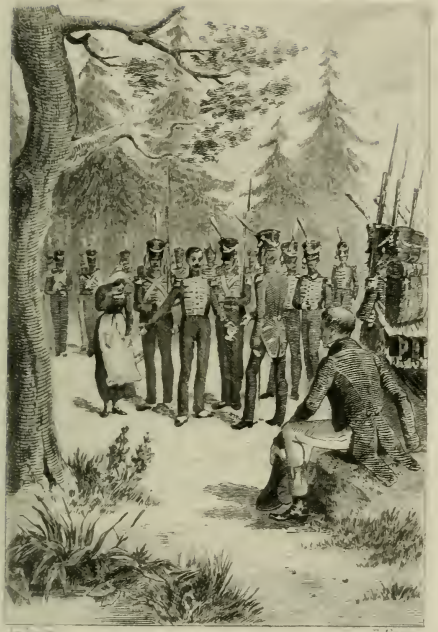
» ne reviendras pas. N'est-ce pas que
» tu reviendras? Au reste, quand tu ne
» reviendrais jamais, je t'aimerais mal-
» gré cela. Je me suis promise à toi
» le jour où tu ramassas mon mouchoir
» bleu, à la danse d'Areneberg, pour
» me le rapporter. Quand te reverrai-
» je donc? Ce qui me fait plaisir, c'est
» que l'on me dit que tu es estimé de
» tes supérieurs et aimé des autres.
» Mais tu as encore deux ans à faire.
» Fais-les vite, parce qu'alors nous
» nous marierons. Adieu, mon bon ami
» Piter.

» Ta chère Marie. »

« *P. S.* Tâche de m'envoyer aussi

» quelque chose de France, non pas de
» peur que je t'oublie, mais pour que
» je le porte avec moi. Tu baiseras ce
» que tu m'enverras : je suis bien
» assurée que je retrouverai tout de
» suite la place de ton baiser. »

Quand la lecture fut achevée, Piter reprit la parole. « Arnold, dit-il, me remit cette lettre hier soir, quand on me donna mon billet de logement. Toute la nuit, je ne pus dormir; je pensais au pays et à Marie. Elle me demandait quelque chose de France. Je n'avais point d'argent; j'ai engagé mon prêt pendant trois mois pour mon frère et mon cousin, qui sont retournés au pays il y a quelques



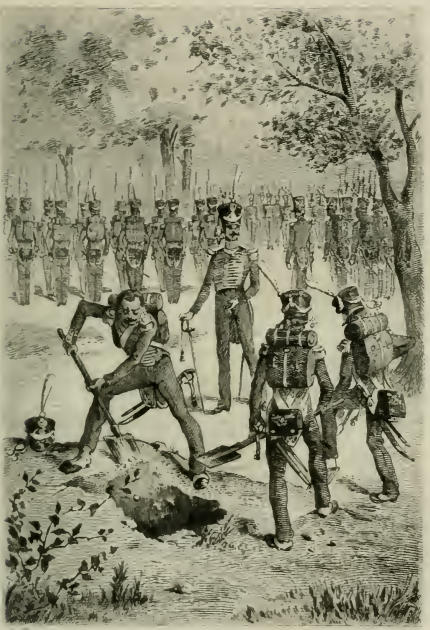
jours. Ce matin, quand je me suis levé pour partir, j'ai ouvert ma fenêtre. Un mouchoir bleu était suspendu à une corde; il ressemblait à celui de Marie: c'étaient la même couleur, les mêmes raies blanches. J'ai eu la faiblesse de le prendre et de le mettre dans mon sac. Je suis descendu dans la rue: je me repentais; j'allais revenir à la maison, quand cette dame a couru après moi. On a trouvé le mouchoir : voilà la vérité. La capitulation veut qu'on me fusille. Faites-moi fusiller, mais ne me méprisez pas. »

Les juges ne pouvaient cacher leur émotion. Cependant, lorsqu'on alla aux

voix, il fut condamné à mort à l'unanimité. Il entendit l'arrêt avec sang-froid; puis, s'approchant de son capitaine, il le pria de lui prêter quatre francs. Le capitaine les lui donna.

Je le vis ensuite qui s'avançait vers la femme, à qui l'on avait rendu le mouchoir bleu, et j'entendis ces mots : « Madame, voilà quatre francs : je ne sais si votre mouchoir vaut plus; mais, quand cela serait, je le paie assez cher pour que vous me fassiez grâce du reste. »

Reprenant alors le mouchoir, il le baisa et le donna au capitaine. « Mon officier, lui dit-il, dans deux ans vous re-



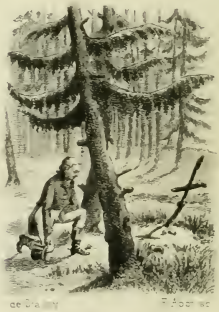
de Lalaing
L. Abot sc

tournerez à nos montagnes; si vous allez du côté d'Areneberg, demandez Marie : remettez-lui ce mouchoir bleu, mais ne lui dites pas comment je l'ai acheté. Ensuite il s'agenouilla, pria Dieu et marcha d'un pas ferme au supplice.

Je m'éloignai alors et j'entrai dans le bois pour ne pas voir la fin de cette cruelle tragédie. Quelques coups de fusil m'apprirent bientôt qu'elle était terminée.

Je revins une heure après : le régiment s'était éloigné, tout était calme; mais en suivant le bord du bois pour regagner la route, j'aperçus à quelques

pas devant moi des traces de sang et une butte de terre fraîchement remuée. Je pris une branche de sapin, j'en fis une espèce de croix, et je la plaçai sur la tombe du pauvre Piter, oublié maintenant de tout le monde, excepté de moi et peut-être de Marie.



PUBLICATIONS PARUES ET EN VENTE

à la Librairie L. CONQUET

5, RUE DROUOT, A PARIS

ÉDITIONS ILLUSTRÉES DE GRAND LUXE

Mon oncle Benjamin, par Claude Tillier. — Préface de Charles Monselet. — 1 portrait-frontispice et 42 dessins de Sahib, gravés sur bois par Prunaire. — Imprimeur : Motteroz. — 2 vol. grand in-16; in-8° en grand papier.

Le lion amoureux, par Frédéric Soulié. — Préface de Ludovic Halévy. — 19 vignettes dessinées par Sahib et gravées sur acier par A. Nargeot. — Imprimeur : Chamerot. — 1 vol. in-18 carré; — in-18 jésus en grand papier.

Monument du Costume pour servir à l'Histoire des mœurs et du Costume en France dans le XVIII^e^ siècle. — Notices sur Moreau le Jeune et Freudenberger par Philippe Burty et John

Grand-Carteret. — 1 volume grand in-octavo tiré sur Japon et sur Hollande.

Le texte entièrement gravé sur cuivre est la réimpression textuelle de l'original.

Les estampes, non compris les tables qui sont elles-mêmes des gravures, sont au nombre de 40, gravées au burin et à l'eau-forte par H. Dubouchet, d'après Moreau le Jeune et Freudenberger.

La Chanson des nouveaux époux, par Madame Adam (Juliette Lamber). 1 portrait gravé par Burney et 10 grandes compositions de Benjamin Constant, Gustave Doré, Édouard Detaille, Jean-Paul Laurens, Fernand Lematte, Hector Le Roux, Jules Lefebvre, Aimé Morot, Munkacsy, Édouard Toudouze, gravées sous la direction de Laguillermie par Lefort, Yon. Mercier, Courtry, Abot, Boulard fils, Vion, Boisson, Monsanto, Duvivier. — Imprimeur : Chamerot — 1 vol. in-4° jésus sur Japon et sur Hollande.

Mademoiselle de Maupin, par Théophile Gautier. Notice bibliographique par M. Charles de Lovenjoul. 1 portrait gravé par Burney d'après Célestin Nanteuil et 2 fleurons de titres (portraits de d'Albert et de La Maupin) gravés par Champollion, d'après Louis Leloir. — Imprimeur : Chamerot. — 2 vol. in-8° cavalier; — in-8° raisin en grand papier.

En préparation, pour illustrer cette édition (la 1re livraison paraîtra en octobre et la 2e en décembre), 17 compositions de G. Toudouze, gravées à l'eau-forte par Champollion.

La Chartreuse de Parme, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE). — Préface de FRANCISQUE SARCEY. — 1 frontispice et 31 vignettes dessinés et gravés à l'eau-forte par VALENTIN FOULQUIER. — Imprimeur : A. LAHURE. — 2 vol. in-8° cavalier; — in-8° raisin en grand papier.

Sous bois, par ANDRÉ THEURIET. Avant-propos de l'auteur et préface de JULES CLARETIE. — 78 compositions de H. GIACOMELLI, gravées sur bois par BERVEILLER, FROMENT, MÉAULLE et ROUGET. — Imprimeur : CHAMEROT. — 1 vol. petit in-8°; — in-8° cavalier en grand papier.

Le Rouge et le Noir, par DE STENDHAL (HENRI BEYLE). Préface de LÉON CHAPRON. — 80 eaux-fortes (dont 1 portrait) dessinées et gravées par H. DUBOUCHET. — Imprimeur : A. LAHURE. — 3 vol. in-8° cavalier; in-8° raisin en grand papier.

Le 1er volume est paru; — le 2e paraîtra en octobre; — le 3e en décembre.

Un maître d'armes sous la Restauration, par VIGEANT. — 1 portrait de JEAN LOUIS (eau-forte de COURTRY) et vignettes gravées sur bois par PANNEMAKER. — Imprimeur : MOTTEROZ. — 1 vol. in-8° écu.

Duels de maîtres d'armes, par VIGEANT. — 1 portrait gravé à l'eau-forte par COURTRY et vignettes sur bois par PANNEMAKER. — Imprimeur : MOTTEROZ. — 1 vol. petit in-8°.

Voyage de Normandie, par J. F. Regnard. — Préface par G. Bourlon. — Illustrations en couleurs de Ch. Denet. — Imprimeur Ch. Hérissey, d'Evreux. — 1 vol. petit in-18 carré, tiré à 300 exemplaires et imprimé sur papier du Japon. Prix . . . 6 fr.

OUVRAGES DE BIBLIOGRAPHIE

Bibliographie de l'Œuvre de P. J de Béranger, par Jules Brivois. — Imprimeur : Motteroz. — 1 vol. in-8°.

Bibliographie des ouvrages illustrés du XIX^e^ siècle, par Jules Brivois. — Imprimeur : Berger-Levrault. — 1 vol. in-8°.

Bibliographie de l'escrime ancienne ou moderne, par Vigeant. — Vignettes de Pannemaker. Imprimeur : Motteroz. — 1 vol. in-8° écu.

ESTAMPES

1 Frontispice et 8 vignettes dessinés par E. Mas et gravés par Massard pour illustrer la *Famille Cardinal*, par Ludovic Halévy.

1 Frontispice et 8 vignettes dessinés par S. Arcos et gravés par A. Nargeot, pour illustrer *Carmen*, par Prosper Mérimée.

25 Eaux-fortes de T. de Mare et Lurat, d'après Fragonard, pour illustrer toutes les éditions des *Contes de La Fontaine.*

76 Eaux-fortes originales de Delierre pour illustrer toutes les éditions des *Fables de La Fontaine.*

22 En-têtes de Delierre pour illustrer toutes les éditions des *Fables de La Fontaine.*

1 portrait d'après Lemire et 3 eaux-fortes d'aprés Lebarbier gravés par A. Nargeot, pour illustrer toutes les éditions des *Confessions de J.-J.Rousseau.*

8 Eaux-fortes originales de A. Lalauze pour illustrer toutes les éditions de *Paul et Virginie.*

11 Eaux-fortes originales de A. Lalauze pour illustrer toutes les éditions de *Faust.*

60 Bois (en-têtes et culs-de-lampe) dessinés par Vogel et Scott, gravés par Méaulle, pour illustrer toutes les éditions de *Faust.*

9 Eaux-fortes originales de Laguillermie et tous les en-têtes et culs-de-lampe de l'édition de Quantin pour illustrer *Benvenuto Cellini*.

7 Eaux-fortes originales de A. Lalauze, pour illustrer les *Œuvres de Millevoye*.

6 Eaux-fortes (1er état presque au trait) de H. Dubouchet, d'après Monsiau, pour illustrer toutes les éditions du *Voyage sentimental de Sterne*.

Portraits et Frontispices divers.

(*Pour prix et renseignements, prière de demander à la Librairie L. Conquet, 5, rue Drouot, à Paris, ses catalogues et prospectus*).

EN PRÉPARATION ET EN SOUSCRIPTION

Fromont jeune et Risler aîné, par Alphonse Daudet. 2 vol. petit in-8°, illustrés de 12 compositions hors texte de Emile Bayard, gravées à l'eau-forte par Massard.

Nouveaux Contes à Ninon, par Émile Zola. 2 vol. petit in-8°, illustrés de 30 vignettes en-têtes, dessinées et gravées par Rudaux.

Nouvelles et Contes, par Alfred de Musset. 1 vol. in-8°, illustré de 1 portrait et 6 compositions hors texte gravées à l'eau-forte d'après François Flameng.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Le Violon de faïence, par CHAMPFLEURY. 1 vol. in-8° illustré de 1 frontispice et de 34 eaux-fortes dessinés et gravés par JULES ADELINE.

10807. — Paris, Imp. A. Lahure, 9, rue de Fleurus.

EN VENTE :

Pour illustrer CARMEN par PROSPER MÉRIM

(ÉDITION LÉVY VENANT DE PARAITRE)

1 frontispice et **8** vignettes

DESSINÉS PAR S. ARCOS, GRAVÉS PAR NARGEOT

Prix : 12 francs

10807. — Imprimerie A. Lahure. rue de Fleurus, 9. à Pari

Réseau de bibliothèques
Université d'Ottawa
Échéance

Library Network
University of Ottawa
Date Due

UFEV 13 2007